

Commentaire d'une interview de Jean-Paul Brighelli

Les « désobéisseurs » : Des instit' au ban de l'école

Reportage d'Emmanuelle Daviet et Jean-Pierre Pernel

France Inter, dimanche 24 janvier 2010, émission « Interception ». On peut réécouter l'émission sur : <http://sites.radiofrance.fr/franceinter/em/interception/>

Verbatim de l'interview de Jean-Paul Brighelli

(Les questions de la journaliste ne sont transcrites que lorsqu'elles sont nécessaires à la compréhension des propos de J.P. Brighelli. En italiques, les commentaires de la rédactrice, Francine Danin, professeur agrégée de lettres, laquelle précise qu'elle n'a pas de jugement tranché sur la question de l'évaluation en CE1 et CM2, sur la désobéissance, sur la réforme de l'école élémentaire. En bonne citoyenne qui doit tout à l'école de la République, et en collègue de Jean-Paul Brighelli, elle a simplement été choquée par certains de ses propos.)

J.P.B.

Au sein de ce lycée (*lycée Thiers à Marseille où l'on vient l'interviewer*), il n'y a pas de désobéisseurs parce que, globalement, y a des gens qui bossent. Les désobéisseurs, globalement, y bossent pas, pour dire les choses de façon un peu rapide. Et puis, après, *(sic ! au lieu de « ensuite », pour un agrégé de lettres...)* on va préciser.

De façon générale, ici, on se plaint de ce les programmes ne sont pas assez copieux.

E.D. : D'autres se plaignent qu'ils sont trop chargés...

J.P.B.

Oui, mais il y a l'art et la manière de les mettre en pratique.

(Changement de lieu, l'auditeur suppose que l'on arrive dans une salle de réunion)

Je crois que la seule chose indubitable, c'est qu'ils croient à ce qu'ils font et à ce qu'ils disent. C'est la seule chose que je ne leur enlèverai pas. Le problème, simplement, c'est qu'ils sont extrêmement nocifs, dangereux, et actuellement inutiles.

(Des collègues « inutiles » ?! Cela fait froid dans le dos)

E.D. : Ils prônent les valeurs de l'école publique de Jules Ferry.

J.P.B. Je suis pas sûr. La question, c'est un problème très général et très sérieux sur les finalités de l'école. Les finalités ne sont pas immédiates. On ne va pas à l'école pour être heureux, on va à l'école pour être heureux plus tard. C'est un problème terrible, ça ; il arrive parfois qu'on se lance dans ce type de torture - j'utilise le mot à dessein parce que c'est le sens étymologique du mot « travail »

(C'est le prof de lettres qui ne peut pas s'empêcher d'étaler ses connaissances en étymologie.)

On a tous bossé, on a tous ronchonné, on a tous maudit des instituts, des profs, etc. et à l'arrivée, on se souvient des moments les plus durs avec quelque chose qui ressemble à de la nostalgie.

(Sic, on ne se souvient pas des « maîtres », de ceux qui vous ont ouvert l'esprit ?)

Mais les profs qui nous laissaient la bride sur le cou, ceux dont on disait « Chez Untel, on fout rien », je crois qu'on se rappelle même pas leur nom.

La position des désobéisseurs, c'est basé sur une idée erronée qui part d'une très mauvaise lecture de Rousseau selon laquelle Émile, mais si vous avez envie de l'appeler Kevin ou « mon chéri », « mon cœur » vous pouvez, *(les désobéisseurs copinent, maternent ?)* Émile a en lui un fond de bonté naturelle, un fond de jugement naturel qui serait naturellement bon.

(J.P. B. a-t-il bien lu Rousseau - et Lévi-Strauss cf. : Nature/Culture ? Ou bien n'en a-t-il lu que les commentaires de commentaires à l'aide desquels il a lui-même écrit et publié nombre d'ouvrages pour les lycéens ?)

C'est-à-dire que l'on va chercher dans l'élève ce qu'il aurait de sémantiquement cohérent (*que signifie « sémantiquement cohérent » ?*) pour l'aider à découvrir tout seul (*incohérent puisqu'on l'aide...*) un certain nombre de notions. Sur le papier, c'est pas mal. Honnêtement. C'est le côté « école ouverte », « exprime-toi ».

(C'est curieux : pour B. s'appuyer sur ce que sait déjà l'élève pour l'aider à comprendre de nouvelles notions, c'est « exprime-toi » !)

Le problème, c'est qu'on ne s'exprime pas quand on n'a rien à dire.

(On atteint là un sommet dans le mépris de l'élève : par définition, un élève serait une potiche vide, il n'a rien à dire. Faire le pari de l'intelligence, du désir de savoir, de comprendre le monde et soi-même, de mettre des mots sur ce que l'on vit, c'est un problème ? Jacqueline de Romilly, qui n'est pas une gauchiste feignasse, dans Le Trésor des savoirs oubliés, dit tout le contraire.)

Il faut quand même partir d'une base pratique. Je ne vais pas vous accabler de chiffres mais tous les instituts officiels, le Gouvernement lui-même, disent qu'à l'entrée en 6^e, 17% des élèves ne savent quasiment pas lire et donc pas écrire et souffrent de dysorthographe, dyscalculie, -le « dys » D-Y-S est devenu très à la mode depuis quelques années.

(Pour un peu J.P. B. nous donnait le sens du préfixe « dys »... Cela dit, je partage sa réticence à employer des termes pédants lorsque le vocabulaire courant propose « ne savent pas lire, écrire, orthographier, calculer, etc. » Si les Diafoirus des sciences de l'éducation ne s'étaient pas eux-mêmes déconsidérés par leur jargon, par un certain dogmatisme, voire une prétention condescendante à l'égard des enseignants, on n'en serait peut-être pas à voir J.P. B. donner ses recettes sur la réforme de l'école.)

Ces 17% d'élèves, on les retrouve inentamés (*sic*) fin 3^e. C'est les 140 000 ou 150 000 gosses qui sortent de collège sans rien, qu'on retrouve dans la rue. Bon.

(« Inentamé », néologisme à partir de « entame », déverbal de « entamer » qui signifie : inciser superficiellement, faire une brèche, porter atteinte, couper le premier morceau d'un pain, d'une pièce de viande, retrancher, et pour finir, commencer, au sens figuré. J.P. B. est agrégé de lettres. Donc, ou bien il considère l'élève comme un gigot ou un pain que l'on n'a pas entamé - merci pour la considération : enseigner consisterait à « bouffer de l'élève » - ou bien il commet une faute de langue.)

Que disent les profs ? Ils disent : « Comment on a pu laisser arriver en 6^e des gosses à ce point inentamés (*re-sic* !) en quelque sorte ? » Et c'est là que s'est posé le problème. Lorsque Xavier Darcos m'a demandé -à moi et à quelques autres- (*quand même, oui « quelques autres »...*) de réfléchir à une réforme- parce que j'ai une pleine responsabilité dans ce qui a été décidé dans la réforme de 2008, l'idée générale était : il faut absolument former des générations et les former d'autant plus que, par leur milieu social, etc., ils ne seront pas formés.

(Voilà une idée nouvelle ou je ne m'y connais pas !)

Il faut bien comprendre une chose, c'est que tout enfant à qui on ne donne pas les mots, à qui on ne donne pas le langage, trouvera toujours un moyen de s'exprimer, ce moyen s'appellera la violence.

(J.P. B. dit plus haut « On ne s'exprime pas quand on n'a rien à dire »... Va comprendre, Charles !)

On essaie de donner aux élèves un aliment pour le futur.

(Il s'agit de remplir la potiche en quelque sorte ou de gaver l'oie : Tête bien pleine, bien faite ? on verra plus tard...)

C'est très exactement ça. Vous préférez que vos propres enfants vous disent « J'ai appris à m'aimer » en quelque sorte ou bien vous disent « J'ai appris la table de multiplication par 6 ». Vous voyez ?

(J.P. B. revient à ses « mon chéri, mon cœur » mais « je m'aime » semble inconnu comme programme ou présupposé théorique d'un courant pédagogique quelconque. En outre, on peut « s'aimer », avoir une meilleure estime de soi parce que l'on sait la table de 6, non ? Quels

stéréotypes, quels clichés J.P. B. a-t-il rapportés de ses années d'enseignement en banlieue ?)

Il faut bien comprendre une chose, c'est qu'on ne se construit qu'en apprenant, on ne sort pas de là. Il y a une phrase de Paul Valéry disant « Rien de plus soi que de se nourrir d'autrui. Le lion est fait de mouton assimilé ». Encore faut-il qu'il assimile le mouton, vous voyez ?

E.D. Puisque nous en sommes aux citations, Alain Refalo, sur son blog, propose une phrase de Georges Bernanos : « Il faut beaucoup d'indisciplinés pour faire un peuple libre ». C'est un point de vue que vous ne partagez pas ?

J.P. B. Si, tout à fait, ça dépend juste du moment de l'indiscipline.

(Suit un développement au cours duquel on se demande si J.P. B. parle des élèves ou des désobéisseurs. Mais pour lui, ces désobéisseurs sont sans doute de grands enfants...)

Qu'est-ce que l'indiscipline ? C'est la connaissance et le dépassement de la discipline. L'indiscipline au départ, ça s'appelle le désordre, c'est tout à fait différent.

Tout enseignant tend à être contesté.

Il faut comprendre une chose. Lorsqu'un certain nombre de jeunes gens se sont insurgés en mai 68, c'étaient des jeunes gens qui avaient une culture extrêmement étendue. Vous regardez les slogans de 68, c'est bourré de références à André Breton, à Rimbaud, à Dali, etc. Y avait une créativité surréaliste fabuleuse. Pourquoi avaient-ils cette créativité ? Parce qu'ils connaissaient Rimbaud, Breton, Dali, Aragon et les autres et qu'ils connaissaient aussi Bossuet, Corneille, Racine. Parce qu'on ne connaît finalement la dissidence que si on connaît l'ordre. On ne peut contester l'ordre que si, d'une façon ou d'une autre, on en a été imprégné.

(D'abord, J.P. B. dresse un tableau bien partiel des slogans de 68 : la politique y était plus présente que le surréalisme. De plus, l'argument est des plus suspects : fallait-il que les juifs du ghetto de Varsovie aient lu Mein Kampf pour avoir « le droit » de se révolter ? Fallait-il que de Gaulle ait vécu quelques mois sous l'ordre de Pétain pour avoir le droit de lancer son appel de Londres ? Faut-il être « imprégné » de culture anti-démocratique, totalitaire, pour avoir le droit de dire « non » ? C'est bien là un point de vue d'enseignant : le savoir doit être le sésame de tout acte, sus aux autodidactes ! Enfin, les désobéisseurs savent-ils moins bien de quoi ils parlent, de ce qu'ils contestent que J.P. B. qui n'a jamais enseigné en primaire, ni sans doute en collège. Peut-être les gosses des Tarterets lui ont-ils laissé de mauvais souvenirs ? Aurait-il contesté son enseignement ? Cela est fort possible et banal mais ne peut se régler en termes d'ordre et de droit conditionnel à la dissidence.)

Il faut bien comprendre une chose, c'est qu'on ne construit pas la désobéissance, on construit un savoir. Et c'est à partir d'un savoir qu'on a après (*re-sic !*) les moyens d'exprimer une autonomie de pensée.

E.D. *(qui sans doute n'en croit pas ses oreilles...)* Donc, on peut arriver à la désobéissance lorsque l'on a la maîtrise absolue du savoir ?

J.P. B. Voilà, c'est à peu près ça. C'est-à-dire qu'il n'y a de vrai rebelle que véritablement cultivé. Le vrai rebelle a dans sa tête une bibliothèque et c'est à ce moment-là qu'il peut se permettre de la brûler.

(Voilà, les fusillés pour l'exemple de 14-18, les résistants assassinés n'étaient pas de vrais rebelles puisqu'ils étaient souvent peu cultivés !...Il y a des moments où les réflexions du café du commerce vous donnent la nausée.)